

**Inter**  
Art actuel



## **Cyclicités** de quelques formes solaires de l'Idée de donner corps au penser

Michel Guay and France Lachaine

---

Number 70, Summer 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/46295ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Guay, M. & Lachaine, F. (1998). Cyclicités : de quelques formes solaires de l'Idée de donner corps au penser. *Inter*, (70), 62–62.

---

Tous droits réservés © Les Éditions Intervention, 1998

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

---

**érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

# Cyclicités : de quelques formes solaires de l'Idée de donner corps au penser

Michel GUAY (avec France LACHAINE)

...et voici la ligne du destin qui fait la roue<sup>1</sup>

Rouyn-Noranda, automne 1997, l'Écart, lieu d'art actuel. Le centre d'artistes autogéré en Abitibi-Témiscamingue présentait l'exposition *La peau du soleil*, réunissant quelques-uns des récents travaux de Carole WAGNER, artiste connue pour ses œuvres d'intégration à l'architecture et ses recherches dans le domaine de la sculpture.

Par sa démarche articulée autour « du corps du penser », Carole WAGNER met en évidence de nombreux concepts relatifs tant à la matérialité qu'à l'immatérialité de l'œuvre. Elle nous déplace ainsi, promenade inquiète, sur le mince fil de leur dénominateur commun : leur opposition virtuelle. Pensée/corps, fluide/matière, ombre/lumière, achevé/inachevé, l'infiniment grand par rapport à la cellule/l'infiniment petit par rapport au soleil... sont relativisés dans l'énigme de leur représentation.

L'ample débordement du champ d'investigation est rendu par la réinsertion de nouvelles zones frontalières en suspension dans l'espace, par le relief de la matière, par la constance du rapport à l'enveloppe. Il arrive que le détail, le *presque-rien* incrusté entre les strates du matériau, quitte tout à coup son microcosme. La focalisation détaille alors l'incrustation entre les strates du matériau, chaque semence, chaque cloison peinant pour échapper à la fusion. Y parviennent. N'y parviennent pas. Car les immenses disques retiennent tout ! Revoici les particules réabsorbées par l'immensité, le macrocosme. Vertige des vertiges constitutif de l'énergie en son retour à soi : retour aux disques de lumière, à l'absorption par les surfaces.

Cinq propositions sculpturales gravitent autour de la thématique *La peau du soleil*, thème qui a tôt fait d'éclater au grand jour. Tout juste avant que ne se fige l'œuvre. D'emblée, dans notre face à face avec chacune d'elles, voici que se dégage un espace, un site, un lieu cireux que la lumière s'efforce de percer. Lumière finalement retenue captive dans la matière même,



laissant deviner ici la fine pellicule, là une texture plus épaisse, lourde, accidentée. Diaphane, translucide, opalescente, la surface filtre imparfaitement, mais suffisamment pour laisser naître chez le regardeur une curieuse impression d'être examiné avec chaque parcelle sous la lentille d'un microscope. Segments de peau donc, prélevés de l'idée de donner corps. Notre œil cherche sur cette peau tendue des reflets, l'éblouissement charnel des origines. Et, à travers les œuvres, à travers la lumière, lui est proposé le mirage d'une membrane, d'une cellule, de son noyau. *Imprégnation ou la force du désir* : illumination platonicienne ou illusionnisme postmoderne ?

Jouant de ruse avec la dimensionnalité, Carole WAGNER s'applique à en chevaucher les limites. Frontalité, circularité des œuvres forcent, obligent le regardeur à se positionner quant à sa relation avec celles-ci. Ainsi, devant (*derrière* ?) *Penser l'impensable*, nous est donnée à voir une nouvelle peau tendue sur un cerceau qui n'est ni lieu d'origine ni abri pour la *conscience-miroir*. Par contre, en circulant autour de l'œuvre, en s'attardant à son profil, s'ajoute à la première exploration visuelle une dimension augmentant notre *com-préhension* : la présence d'une interface<sup>2</sup>. Il y a cette face, là où le cercle devient ligne, écorce ; puis cette autre face, là où la ligne redevient courbe, noyau.

Le regardeur a à se débattre avec cet enroulement du point de vue, avec cette circularité qui met à découvert la relation du cutané et de l'esprit. La circonférence, devenant (momentanément ?) la limite intérieure de *La pensée mythique* comme de *L'exigence de la réalité*, et avec laquelle la perception d'être coïncide sur le mode concentrique, s'entrouvre sur cette aventure : le passage de la réalité périphérique des sens à l'irréalité circonscrite du penser qui dévore l'ultime réalité. Le psychisme, la sensibilité, l'esprit, le corps, la matière y tournent en roue libre dans un cycle ininterrompu.

Cyclicité des matières. Carole WAGNER divulgue ce que le matériau retenait à l'intérieur de lui-même : une peau sous la peau du papier huilé, l'ambre-âme de la cire, les signes calligraphiques des graines de frêne, l'agonie poreuse du bois brûlé, la tourmente du roseau ou encore l'entrelacement en cordons-veines. Plus, les surfaces suspendues deviennent tout autant la synthèse des va-et-vient entre l'artiste et SA matière, entre LES matières et SON maître d'œuvre, que des intentions et des incertitudes de l'œuvre.

LES matières et l'artiste. La matière dicte ses qualités chromatiques, sinon sa carnation, d'autant que l'impératif d'une incarnation qui tombe sous le sens conditionne l'intervention centrale de l'artiste. Composante pulsionnelle importante de *Penser l'impensable*, la peau est le subjectile de la couleur et réfère à la fois à l'épiderme comme signe du tissu vivant et du tissu cautérisé, et au soleil, source de lumière et de brûlure, comme *lumen*, illumination. Quand l'œuvre est



exposée à contre-jour, elle se révèle ambrée, chaude, à la limite de la transparence ; placée vers le jour, l'image s'inverse, elle s'opacifie, se condense, se charge de doutes.

L'artiste et SES matières. L'artiste donne épaisseur au penser, opération qui relève tant du stratège, de l'artisan que du chirurgien : elle encercle, perce, cueille, envahit, suspend, déchire, taille, enveloppe, entrelace. L'artiste pense (panse ?), surajoute sens sur sens : greffe, suture, ointe.

Chez Carole WAGNER l'incarnation du penser en une forme présumée parfaite (le cercle), reporte au regard primitif, vers une reterritorialisation de la cosmicité et témoigne des cycles d'une dialectique de la clôture et de la réouverture. Car bien qu'achevée en soi, en sa forme fermée, l'œuvre tournant sur elle-même se prolonge en une anticipation du mouvement perpétuel. Nul n'est exempt de cette étrange révélation du cercle : qu'aucune forme absolue ne préexiste à son tournoiement et que la suite doit basculer hors de la circonférence, quitte à reformer un cercle !

Le cycle : la circonférence du cercle n'a ni commencement ni fin. Le cercle enroule/déroule la forme circonscrite. Tout cercle projeté dans l'espace est un cercle de cercles, une sphère potentielle. Cercles s'ouvrant sur d'autres cercles, aucun n'achève le mouvement. La définition du contour, du repère absolument fixe, ne sera jamais pleinement arrêtée. Ici, rien ne nous dit où l'œuvre finit, où se trouve le cran d'arrêt ou le centre significatif. Bien au contraire. Prenant pour point de départ (!) l'absence de commencement et de fin, que tout est irrésolu, le regardeur tournera autour de la forme parfaite, s'élançera dans l'orbe de l'œuvre pour y recevoir un accueil, pour se coller à cette peau solaire. C'est bien là, entre ciel et terre, accomplir l'offrande sacrificielle, laisser passage au pieu des origines, cherchant l'embrasement de l'éternel retour du même : *Sur les traces d'Héraclès*.

1. Roland GIGUÈRE, *La Main au feu*, Montréal, L'Hexagone, 1973, p. 121.

2. Didier ANZIEU, *Le corps de l'œuvre*, Paris, Gallimard, 1981, p. 208 : « L'œuvre se construit comme un homologue de l'appareil psychique : le représentant psychique inconscient représente le noyau, le code en puissance ; le corps dont l'œuvre est habillée par le travail de composition représente l'écorce, l'enveloppe psychique, l'interface tournée d'un côté vers le dedans, de l'autre vers le dehors — vers le travail psychique interne au créateur, vers le travail de l'œuvre proposé au public. Entre l'écorce et le noyau, un vide. »

Carole WAGNER : *La peau de soleil* (automne 1997, L'Écart, Rouyn-Noranda).

Illustrations : haut : (au centre) *Imprégnation ou la force du désir*, (arr. plan g.) *L'exigence de réalité*, (arr. plan dr.) *Penser l'impensable* ; bas : (arr. plan) *L'exigence de réalité*, (av. plan) *Imprégnation ou la force du désir*. Ph. : Carole WAGNER.